

Labyrinthe ou bien non

Le château de sable

Turquoise marche tranquillement, ses pas s'enfonçant dans le bitume encore chaud de la rue. Il a ce regard vague, comme si chaque objet qui croisait sa route pouvait lui apporter la réponse à toutes les questions stupides qu'il se pose.

Il aperçoit une silhouette, une femme, bref la femme de sa vie. C'est bien là ce qu'il se dit en la voyant. Elle porte une robe d'un violet qui semblait briller sous la lumière des réverbères. Intrigué, il se dit qu'il fallait tenter quelque chose : *« il faut que je tente quelque chose. »*

- *Excusez-moi, dit-il en se rapprochant d'elle, vous auriez l'heure, par hasard ?*

La femme le fixe un instant, un léger sourire se dessina sur ses lèvres, mais ses bras restent tendus le long de son corps comme si elle attendait une clé pour comprendre un mystère.

- *L'heure ? Qu'est-ce que c'est, l'heure ?* répondit-elle finalement.

Turquoise la regarde, confus. Puis il se penche légèrement en avant.

- *L'heure, c'est ce qui nous permet de savoir combien de temps il reste avant que nous nous embrassions.*

Un silence se créa, au passé de ce temps suspendu. Le monde autour d'eux s'efface peu à peu, comme si les secondes se perdaient dans un océan d'atomes en vibration. Puis Turquoise, dans un élan un peu irréfléchi, s'approcha d'elle et la prit doucement par les poignets. Puis Turquoise, dans un élan un peu irréfléchi, s'approche d'elle et la prend doucement par les poignets. Elle ne réagit pas. Ses yeux restent plongés dans un espace que Turquoise n'arrive pas à saisir.

- *Tu es belle, dit-il.*

Enfin !

Elle se laissa aller à un petit rire, non pas gêné, mais presque amusé par cette déclaration. Elle se laisse aller. Mais lui aussi, sans aucun doute.

- *Tu crois que la beauté peut aussi se mesurer en heures ?*

Turquoise haussait les épaules, le regard perdu dans ses pensées. Puis, sans un mot de plus, il l'attira à lui. Ou bien c'était après. Il l'attire à lui. Ou bien c'était elle. Elle l'attire à elle. Les lèvres se rencontrent, d'abord par une

curiosité timide, puis avec plus d'intensité, comme si tout l'espace autour d'eux se dissolvait dans cette étreinte.

Quelques minutes plus tard, ils se retrouvent dans une chambre d'hôtel, la lumière douce du coucher du soleil pénétrant par la fenêtre, effleurant leurs corps nus. La chambre offre une vue imprenable sur la plage.

- *Que de temps perdus à ne pas faire l'amour.*

Ceci dit dans un seul moment par les deux amants.

Le soleil se couche rapidement. Quand Turquoise et Violette arrivent sur la plage, la scène avait déjà un air de déjà-vu. Là, sur le sable, se tiennent d'autres silhouettes — Rouge, Bleue, Noir et Blanc. Tout le monde semblait les attendre, comme si leur apparition n'était qu'une formalité.

- *Tu as fait du bien, Violette*, dit Rouge en la regardant d'un air amusé.

- *C'est plus qu'un bien, c'est un excédent*, répondit Violette.

- *Reviens maintenant*, dirent Noir et Blanc dans un seul souffle.

Turquoise ne dit rien. Puis un ballet de gestes, de rires, de chants. Le monde autour semble s'éclairer par la folie douce de ce moment partagé. Iels dansent tout·es, sans raison, sans aucune forme d'ordre. Le vent fouette les visages, les corps se frôlent, se touchaient parfois, s'embrassent souvent, sans qu'aucune norme ne vienne les limiter.

Turquoise, une pelle à la main, s'est isolé un peu plus loin, accroupi au bord de l'eau. Il construit un château de sable. Ses gestes étaient réfléchis, comme s'il construisait quelque chose de plus important qu'un simple amas de grains. Il ne semble pas y avoir de plan précis, juste une nécessité d'être occupé, un besoin de donner forme à l'absurde. Il ajoutait aussi une tour, une porte, puis la détruisait pour tout recommencer ailleurs. Le sable glisse entre ses doigts et chaque mouvement de son bras semblait déstabiliser l'ordre qu'il venait de créer.

Violette s'éloigna du groupe, sans un mot. Elle marcha en silence, ses pieds laissant des empreintes délicates derrière elle. Ses yeux, fixés sur Turquoise, suivent la danse de ses mains qui modèlent et détruisent sans cesse. Elle s'assit sur un rocher, à quelques mètres de lui, observant, comme une spectatrice d'un spectacle dont elle ne comprenait ni le début ni la fin. Mais l'instant ?

Les autres continuent à danser, à rire, à chanter, mais tout semblait flou, à l'exception de Violette et Turquoise.

Violette ferma les yeux un instant, inspirant profondément. Il y avait une lourdeur dans l'air, une tension qu'elle ne pouvait pas définir. Elle se leva et s'avança vers Turquoise sans un bruit, comme si elle glissait sur le sable. Lorsqu'elle arriva derrière lui, elle s'agenouilla à côté de lui, sans le regarder, ses doigts effleurant légèrement les grains de sable.

— *Pourquoi construis-tu ça ?*, demande-t-elle, sa voix à peine plus qu'un souffle.

Turquoise laisse ses mains s'arrêter un instant, ses doigts suspendus dans l'air. Puis, avec une lenteur exagérée, il tourne la tête vers elle.

— *Parce que, si je ne construis pas quelque chose maintenant, je ne sais plus.*

Puis, tout à coup, il la saisit par la taille et la fait tourner vers lui. Elle se retrouve sur ses genoux, les bras autour de son cou.

Violette s'approche de lui, lentement, jusqu'à ce que leurs lèvres se frôlent à nouveau. Mais cette fois, l'embrasser était une promesse muette, un défi. Ils n'avaient plus besoin de mots, plus de questions sur le temps ou l'heure. Il n'y avait que ce souffle partagé, ces corps qui s'attirent. Les mains de Turquoise glissent lentement le long de son dos, effleurant sa peau avec une douceur presque inquiétante.

Elle se redressa alors légèrement, et d'un mouvement léger, elle se défit de lui pour se relever. Elle le regarda, une lueur de défi dans les yeux, comme si elle l'invitait à la suivre. Turquoise la regarda, toujours accroupi sur le sable, et ses doigts, encore pleins de sable humide, glissèrent sur son ventre, remontant lentement jusqu'à son cou. Il la suivit du regard, hésitant à la rejoindre dans cette danse étrange qu'ils avaient commencée.

Violette fit un pas en arrière, tout en glissant sa main derrière son dos, la paume tournée vers l'horizon. Elle se tourna vers les vagues, comme une sirène insaisissable, et commença à s'éloigner légèrement, ses pieds dans l'eau, qui se retirait et revenait, frôlant ses chevilles. Il la regardait, totalement captif de cette scène qui, en apparence, n'avait aucun sens, mais qui lui semblait infiniment plus réelle que tout le reste.

Elle se tourna alors vers lui, presque sans effort, et le fixa intensément.

Leurs corps se pénètrent alors à nouveau, continuant de s'étendre à l'infini.

Le sable dans le château

Je suis à la plage.

Non, pas la plage. La salle de classe. Des craies dans la main, ou bien des coquillages. Non, des formules. Des atomes en spirale, des équations qui coulent entre les doigts comme du sable. Est-ce que je me tiens debout, ou bien est-ce que je suis assis, accroupi devant le tableau, les genoux dans la mer ? Les élèves me regardent. Ou bien ce sont les vagues ? L'un d'eux lève la main. Il a les yeux de mon père.

- Monsieur, pourquoi l'électron ne tombe-t-il pas dans le noyau ?

Je lève les yeux vers le ciel du plafond, vaste, blanc, et j'entends des rires. Une voix de fille : « Parce que c'est plus beau comme ça. » Est-ce que c'était ma sœur qui disait ça ? Je n'ai jamais eu de sœur. Ou peut-être que si. Peut-être que je suis moi-même la sœur d'un autre.

Ma main écrit mais mes doigts tracent des vagues.

Je suis à la plage.

Je me souviens des dimanches. La serviette à carreaux, le jus de fruit tiède, et les grains de sable qui se glissent entre les pages de mes livres. J'ai sept ans, ou trente-quatre. Je suis allongé sur le ventre, un seau rouge à côté de moi, les jambes battant l'air. Ma mère me dit :

- Tu vas attraper un coup de soleil, Turquoise.

Mais ce n'est pas sa voix. C'est celle de Violette.

Je me retourne. Elle porte une robe longue, les cheveux tirés, les yeux brillants comme des lampes de sécurité dans les couloirs du lycée. Nous sommes seuls sur la plage, ou bien au labo. Il y a des bédons autour de nous, pleins d'eau salée. J'ai soif, terriblement soif, mais chaque fois que je porte un verre à mes lèvres, il est plein de sable.

- Tu veux bien m'expliquer comment on mesure la beauté en kelvins ?

Je réponds sans réfléchir :

- Ça dépend de la température du regard.

Elle rit. Mais peut-être que ce n'est pas elle. Peut-être que c'est une autre. Une amie de lycée. Rouge ? Oui, Rouge avait ce rire-là. Rouge, avec ses cheveux en désordre et ses mains toujours occupées à dessiner sur les tables, les bras, les murs. Rouge qui m'avait dit un jour :

- Turquoise, si tu ne racontes pas des histoires, qui les racontera à ta place ?

Je lui avais répondu :

- *Peut-être que je ne suis qu'un personnage secondaire dans mon propre roman.*

Je ne sais pas pourquoi cette phrase m'a fait pleurer.

Il pleut, maintenant.

Ou c'est la douche. Ou c'est le feuillage au-dessus de ma tête qui laisse passer l'eau. Je suis dans la forêt. J'ai froid. Ma peau colle. Est-ce que je suis nu ? Non, je porte une blouse blanche. Ou bien un maillot de bain. Violette me dit que je suis toujours nu, même habillé. Et je ris. Elle me regarde comme on regarde un animal blessé qu'on hésite à soigner. Ou à abattre.

Une voix me parvient :

- *Professeur ?*

Je tourne la tête. J'ai un stylo dans la main. Un élève attend que je réponde.

Je me perds dans les lettres. Les O me rappellent les bouées, les L les jambes de Violette, les U un sourire. Tout devient flou. Le papier est humide. Je suis retourné à la plage. Non. Je suis dans mon lit, seul, le cœur battant comme un piston trop bien huilé.

Je me souviens d'un été où tout s'est effacé.

Iels étaient là. Noir, Blanc, Bleue, Rouge. Violette. Nous étions dans une maison aux murs blancs, un peu penchée sur une colline. Il y avait des chansons, du vin, des caresses parfois. Je ne savais plus à qui appartenait quel rire. Nous échangeions des corps comme des souvenirs : sans importance, mais essentiels. Le matin, j'allais acheter du pain, ou bien je restais au lit. Je me rappelle les draps. Violette sentait la chaleur de la nuit, le sel, la peur.

- *Et si on ne sortait jamais de ce labyrinthe ?* disait-elle.

Je suis enfant, les genoux sales, les doigts pleins de colle, occupé à découper une image dans un vieux magazine. Un volcan. Une explosion. J'écris en lettres maladroites : *Les éléments se transforment*. La maîtresse passe derrière moi et murmure :

- Tu seras un scientifique, toi.

Je voulais être magicien.

Mais c'est peut-être pareil.

Je lève la tête. Un miroir. Mon visage. Ridée, fatiguée. Est-ce le mien ? Je suis Turquoise. Ou bien suis-je Violette, dans un de ses rêves ? J'ai la sensation

étrange d'être regardé depuis l'intérieur. Comme si j'étais à la fois l'acteur et la caméra.

Je tends la main. J'attrape un souvenir.

Une nuit. Des étoiles. Violette nue. Sa peau brille comme du métal chaud. Elle me dit :

- *Et si on s'aimait sans se poser de questions ?*

Je réponds :

- On ne fait que ça, s'aimer entre les questions.

On fait l'amour. Le ciel tombe. Ou c'est un feu d'artifice. Rouge, Bleu, Vert. Je ne sais plus. J'entends des cris. Ce sont les miens.

J'ai peur.

Je suis seul dans la salle des profs. Il fait jour. Le silence est pesant, sauf le tic-tac de l'horloge. Je la regarde. Elle est arrêtée. Dix heures dix. Toujours. Depuis toujours. Peut-être que le temps a décidé de ne plus avancer sans moi.

Je prends un café. Trop amer.

Un collègue entre. Il me salue, mais je ne sais plus son nom. Il dit :

- *Tu sais qu'ils veulent te mettre à la retraite anticipée ?*

Un élève me regarde. Il a douze ans. Ou dix-huit. Il me dit :

- *Vous êtes mon prof préféré.*

Je réponds :

- *Tu es mon souvenir préféré.*

Violette me regarde. Elle est partout. Dans la fenêtre. Dans les ombres. Dans l'eau du lavabo. Je lui parle même quand elle n'est pas là. Je crois que c'est ça, l'amour.

Parler à l'absence.

Un jour, elle est venue me chercher à la sortie du lycée.

- *Viens, m'a-t-elle dit.*

Je l'ai suivie. Sans question.

Je suis sur la plage. Encore.

Je construis un château. Encore.

Mes mains tremblent. Le sable ne tient pas. Tout s'effondre. À chaque tentative. Je recommence. Violette me regarde. Assise à distance. Silencieuse.

Je dis :

- *Si je ne construis pas quelque chose maintenant, je ne sais plus.*

Elle me prend la main. Son toucher est froid. Ou brûlant. Je ne sais plus.

Une chaleur intenable. Le ciel est rouge. Des cendres tombent lentement, comme de la neige maudite. Nous courons. Les arbres s'embrasent autour de nous. Violette tient ma main. Elle serre fort. J'ai peur de la perdre.

- *Ne t'arrête pas, Turquoise !*

Sa voix perce le vacarme. Je veux lui dire que je suis fatigué. Que je n'ai plus d'air. Mais je cours.

Un animal traverse le sentier. Un cerf. Son pelage est en feu.

Nous nous réfugions derrière un rocher. Violette me regarde. Ses cheveux sont collés à son front. Son visage noirci par la suie. Elle me sourit.

Je l'embrasse. Nos lèvres sont sèches. Mais vivantes.

Autour, tout brûle.

Mais nous restons.

Anamnèse

Je vais vous dire quelque chose que je ne devrais peut-être pas dire. Mais comme je ne sais plus très bien ce que je dois ou ce que je peux, je vais le dire quand même.

Je me souviens d'avant ma naissance.

Ne riez pas. Ou alors riez, si ça vous soulage. Mais écoutez-moi, au moins pour quelques minutes.

Parce que ce que je vais vous raconter ne m'appartient pas tout à fait.

Je suis un enfant né d'un château de sable. Ou d'un feu. Je ne suis pas sûr. Peut-être des deux.

Je m'appelle... non. Peu importe. Appelez-moi comme vous voulez. Ou ne m'appellez pas. L'important, c'est ce que je porte en moi : ce sable dans le crâne, ces fragments de voix, ces images qui ne sont pas les miennes et qui pourtant me hantent. Je suis fait de réminiscences.

Ma mère s'appelait Violette.

Mon père, Turquoise.

Leur voix me traverse. Leur mémoire surgit en moi comme une vague mal placée. J'essaie de parler, mais ce sont leurs mots. J'essaie de respirer, mais c'est leur souffle. Et quelquefois, je ne sais plus très bien où je commence.

Je me souviens d'un jour sur la plage. Le sable était chaud, la mer un peu lointaine. Mon père avait les mains dans l'eau. Il dessinait des tours, des arches. Ma mère l'observait en silence, assise sur un rocher.

Il disait :

- Si je ne construis pas quelque chose maintenant, je me perds.

C'est peut-être ce jour-là que je suis né. Je suis né d'un regard. D'une mémoire partagée.

Mes souvenirs habillent à peine ma pudeur.

Mon père est assis dans une salle vide, les murs sentent l'eau de javel et le tableau n'a plus rien à dire.

Ma mère ferme les yeux, la robe collée à mes cuisses, et avance dans l'eau. Elle est froide.

Parfois, ils se rencontrent en moi.

C'est étourdissant.

J'entends leurs dialogues, leurs silences. Leur manière de s'aimer comme on s'enfonce dans un rêve qu'on sait déjà fini.

Une fois, ils se sont retrouvés dans une chambre d'hôtel. Le lit défait, la lumière rase du soir. Ils se sont dit des choses sans importance.

- *Que de temps perdus à ne pas faire l'amour.*

Je suis là, vous savez. Je suis ce qu'ils ont oublié de dire.

Quand j'étais petit — ou peut-être est-ce un souvenir d'eux deux —, j'aimais construire des labyrinthes de draps. Je me cachais dedans, j'imaginais des couloirs, des portes secrètes. Je me donnais des missions. *Retrouver la sortie, sauver l'amoureuse, devenir invisible.*

Mais un jour, je suis resté trop longtemps à l'intérieur. Je me suis endormi. Et quand je me suis réveillé, je ne savais plus qui j'étais. J'étais mon père. J'étais ma mère. J'étais le sable lui-même.

Je les ai cherchés, longtemps.

Dans les visages, dans les gestes. Dans les voix des autres.

Je crois que j'ai fini par comprendre qu'ils ne sont jamais partis. Pas vraiment.

Je vais vous raconter une scène que je ne peux pas oublier, même si je devrais.

C'est dans la forêt. Le ciel est orange, mais pas celui du soir. Un orange inquiétant, fauve. Il y a de la fumée. De la chaleur. Des branches qui craquent. Et eux deux, courant, se tenant la main. Leur souffle est saccadé. Violette regarde derrière elle. Turquoise trébuche. Elle le retient.

Ils fuient quelque chose.

Ils s'arrêtent derrière un rocher. Ils se regardent. Et là, dans l'apocalypse, dans cette odeur de fin du monde, ils s'embrassent.

C'est l'effet secondaire d'un amour impossible.

Je ne suis pas un enfant au sens ordinaire.

Je suis leur mémoire qui s'est entêtée à vivre.

Parfois, je vais dans des lieux qu'ils ont connus. Des plages, des salles de classe, des forêts. Je m'assieds. J'attends. Je ne sais pas quoi. Mais souvent, une phrase me vient. Une de celles qu'ils auraient pu dire. Et je me dis : *C'est ça, l'anamnèse.*

Pas se souvenir de quelque chose. Mais se souvenir comme quelque chose.

Je ne sais pas si je vous perds. Peut-être. Mais vous êtes resté·e jusqu'ici, alors je continue.

Je me souviens des rires de Rouge, des silences de Noir, des pirouettes de Bleue, des réflexions de Blanc. C'étaient leurs ami·es, je crois. Ou peut-être des symboles. Je ne sais plus. Mais iels existent.

Je me tiens parfois devant le miroir et je leur parle.

Je prends la voix de mon père :

- *Il faut construire. Même si ça s'effondre.*

Puis celle de ma mère :

- *Il faut désirer. Même si ça brûle.*

Et moi, dans tout ça ?

Je ne suis qu'un souffle entre les deux.

Parfois, je crois que je suis le château.

Et d'autres fois, le sable.

Mais toujours, je suis ce qui reste quand on oublie tout.

Iels n'ont pas eu le luxe d'être éternels. Iels ont été fragiles, troués, humains. Et ça les rendait beaux.

Je termine souvent mes journées assis sur un banc, à regarder les gens passer. Et je me demande combien d'entre eux sont aussi habité·es que moi.

Peut-être que nous sommes tous les enfants d'un incendie.

D'un baiser.

D'un château de sable.

Je me souviens.

Maintenant.

Je me souviens de mon inhumanité.